

## MULTITUDES QUEER

Notes pour une politiques des "anormaux"

Beatriz Preciado

Association Multitudes | « [Multitudes](#) »

2003/2 n° 12 | pages 17 à 25

ISSN 0292-0107

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/revue-multitudes-2003-2-page-17.htm>  
-----

Pour citer cet article :

-----  
Beatriz Preciado, « Multitudes queer. Notes pour une politiques des "anormaux" », *Multitudes* 2003/2 (n° 12), p. 17-25.  
DOI 10.3917/mult.012.0017  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Association Multitudes.

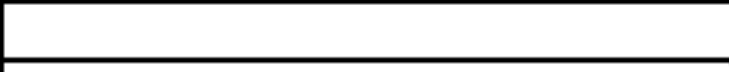
© Association Multitudes. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

# multitudes queer

notes pour une politique des "anormaux"

Beatriz  
Preciado



## À la mémoire de Monique Wittig

---

*Nous entrons dans le temps où les minoritaires du monde commencent à s'organiser contre les pouvoirs qui les dominent et contre toutes les orthodoxies.*  
Félix Guattari, *Recherches (Trois Milliards de Pervers)*, mars 1973.

---

La sexopolitique est une des formes dominantes de l'action biopolitique dans le capitalisme contemporain. Avec elle le sexe (les organes soit disant « sexuels », les pratiques sexuelles mais aussi les codes de la masculinité et de la féminité, les identités sexuelles normales et déviantes) entre dans les calculs de pouvoir, faisant des discours sur le sexe et des technologies de normalisation des identités sexuelles un agent de contrôle de la vie.

En distinguant les « sociétés souveraines » des « sociétés disciplinaires », Foucault avait déjà attiré notre attention sur le passage, qui se fait à l'époque moderne, d'une forme de pouvoir qui décide de et ritualise la mort à une nouvelle forme de pouvoir qui calcule techniquement la vie en termes de population, de santé ou d'intérêt national. C'est d'ailleurs à ce moment précis qu'un nouveau clivage, hétérosexuel/homosexuel, fait son apparition. En travaillant dans une perspective déjà explorée par Audre Lorde<sup>1</sup>, Ti-Grace Atkinson<sup>2</sup> et le manifeste « The-Woman-Identified-Woman »<sup>3</sup> des « Radicalesbians », Wittig en était arrivée à décrire l'hétérosexualité non pas comme une pratique sexuelle mais comme un régime politique<sup>4</sup>, comme faisant partie de l'administration des corps et de la gestion calculée de la vie, et relevant de la « biopolitique ».<sup>5</sup> Une lecture croisée de Wittig et de Foucault aurait permis dès le début des années 80 de donner une définition de l'hétérosexualité comme technologie bio-politique destinée à produire des corps straight.

### **L'Empire sexuel**

La notion de sexopolitique prend Foucault comme point de départ, tout en lui contestant sa conception de la politique selon laquelle le biopouvoir ne fait que produire des disciplines de normalisation et déterminer des formes de subjectivation. En s'inspirant des analyses de Maurizio Lazzarato<sup>6</sup> qui distingue le biopouvoir de la puissance de la vie, on peut comprendre les corps et les identités des anormaux comme des puissances politiques et non simplement comme des effets des discours sur le sexe. C'est dire qu'à l'histoire de la sexualité initiée par Foucault, il faut ajouter plusieurs chapitres. L'évolution de la sexualité moderne est en relation directe avec l'émergence de ce que l'on pour-

rait appeler le nouvel « Empire Sexuel » (pour resexualiser l'Empire de Hardt et de Negri). Le sexe (les organes sexuels, la capacité de reproduction, les rôles sexuels pour les disciplines modernes ...) est le corrélat du capital. La sexopolitique ne peut pas être réduite à la régulation des conditions de reproduction de la vie, ni aux processus biologiques qui « concernent la population ». Le corps straight est le produit d'une division du travail de la chair selon laquelle chaque organe est défini par sa fonction. Une sexualité quelconque implique toujours une territorialisation précise de la bouche, du vagin, de l'anus. C'est ainsi que la pensée straight assure le lien structurel entre la production de l'identité de genre et la production de certains organes comme organes sexuels et reproducteurs. Capitalisme sexuel et sexe du capitalisme. Le sexe du vivant s'avère être un enjeu central de la politique et de la gouvernementalité.

En fait, l'analyse foucauldienne de la sexualité est par trop dépendante d'une certaine idée de la discipline au XIX<sup>e</sup> siècle. Sa connaissance des mouvements féministes américains, de la subculture SM ou du Fhar en France, rien de tout cela ne l'amène à véritablement envisager la prolifération des technologies du corps sexuel au XX<sup>e</sup> siècle : médicalisation et traitement des enfants intersexes, gestion chirurgicale de la transsexualité, reconstruction et « augmentation » de la masculinité et de la féminité normatives, régulation du travail sexuel par l'État, boom des industries pornographiques... Son rejet de l'identité et du militantisme gay l'amènera plutôt à se forger une rétrofiction à l'ombre de la Grèce Antique. Or on assiste dans les années 50 à une rupture dans le régime disciplinaire du sexe. Auparavant, et en continuité avec le XIX<sup>e</sup> siècle, les disciplines bio-politiques fonctionnaient comme une machine à naturaliser le sexe. Mais cette machine ne s'autorisait pas « la conscience ». Elle le fera avec des médecins comme John Money, lorsque celui-ci commencera à utiliser la notion de « gender » pour rendre compte de la possibilité de modifier chirurgicalement et hormonalement la morphologie sexuelle des enfants intersexes et des personnes transsexuelles. Money est le Hegel de l'histoire du sexe. Cette notion de genre constitue un premier moment de réflexivité (et donc une mutation sans réversibilité par rapport au XIX<sup>e</sup> siècle). Avec les nouvelles technologies médicales et juridiques de Money, les enfants « intersexes », opérés à la naissance ou traités pendant la puberté, deviennent des minorités construites comme « anormales » au bénéfice de la régulation normative du corps de la masse *straight*. Cette multiplicité des anormaux est la puissance que l'Empire Sexuel s'efforce de réguler, de contrôler, de normaliser.

Le « post-monéisme » est au sexe ce que le post-fordisme est au capital. L'Empire des normaux depuis les années 50 dépend de la produc-

tion et de la circulation à grande vitesse des flux de silicone, flux d'hormone, flux textuel, flux des représentations, flux des techniques chirurgicales, en définitive flux des genres. Bien entendu, tout ne circule pas de manière constante, et surtout les corps ne retirent pas tous les mêmes bénéfices de cette circulation: c'est dans cette circulation différentielle des flux de sexualisation que se joue la normalisation contemporaine du corps.

Voilà qui nous rappelle opportunément que le concept de « gender » est avant tout une notion sexopolitique avant de devenir un outil théorique du féminisme américain. Ce n'est pas un hasard si, dans les années 80, dans le débat opposant féministes « constructivistes » et féministes « essentialistes », la notion de « gender » va devenir l'outil théorique fondamental pour conceptualiser la construction sociale, la fabrication historique et culturelle de la différence sexuelle, face à la revendication de la « féminité » comme substrat naturel, comme forme de vérité ontologique.

### **politiques des multitudes queer**

De notion mise au service d'une politique de reproduction de la vie sexuée, le genre est devenu l'indice d'une multitude. Le genre n'est pas l'effet d'un système fermé de pouvoir, ni une idée qui se rabat sur la matière passive, mais le nom de l'ensemble des dispositifs sexopolitiques (de la médecine à la représentation pornographique en passant par les institutions familiales) qui vont faire l'objet d'une réappropriation par les minoritaires sexuels. En France, la manif du 1<sup>er</sup> mai 1970, le numéro 12 de *Tout* et celui de *Recherches (Trois milliards de Pervers)*, le Mouvement d'avant le MLF, le FHAR et les terroristes des Gouines rouges constituent une première offensive des « anormaux ».

Le corps n'est pas une donnée passive sur laquelle agit le biopouvoir, mais plutôt la puissance même qui rend possible l'incorporation prosthétique des genres. La sexopolitique devient non seulement un site de pouvoir, mais surtout l'espace d'une création où se succèdent et se juxtaposent les mouvements féministes, homosexuels, transsexuels, intersexuels, transgenres, chicanas, post-coloniaux... Les minoritaires sexuels deviennent multitudes. Le monstre sexuel qui a pour nom multitude devient queer.

Le corps de la multitude queer apparaît au centre de ce que j'appellerai, pour reprendre une expression de Deleuze / Guattari, un travail de « déterritorialisation » de l'hétérosexualité. Une déterritorialisation qui affecte aussi bien l'espace urbain (il faut donc parler de déterritorialisation de l'espace majoritaire et non de ghetto) que l'espace cor-

poré. Ce processus de « déterritorialisation » du corps oblige à résister aux processus du devenir « normal ». Qu'il y ait des technologies précises de production des corps « nomaux » ou de normalisation des genres ne se solde ni par un déterminisme, ni par une impossibilité de l'action politique. Bien au contraire. Parce que la multitude queer porte en elle, comme échec ou résidu, l'histoire des technologies de normalisation du corps, elle a aussi la possibilité d'intervenir dans les dispositifs biotechnologiques de production de subjectivité sexuelle.

On peut le penser à condition d'éviter deux pièges conceptuels et politiques, deux lectures (malheureuses mais possibles) de Foucault. Il faut éviter la ségrégation de l'espace politique qui ferait des multitudes queer une sorte de marge ou de réservoir de transgression. Il ne faut pas tomber dans le piège de la lecture libérale ou néo-conservatrice de Foucault qui amènerait à penser les multitudes queer par opposition aux stratégies identitaires, en prenant la multitude pour une accumulation d'individus souverains et égaux devant la loi, sexuellement irréductibles, propriétaires de leur corps et revendiquant leurs droits au plaisir inaliénable. La première lecture vise à une appropriation de la puissance politique des anormaux dans une optique de progrès, la deuxième passe sous silence les privilèges de la majorité et de la normalité (hétéro)sexuelle qui ne reconnaît pas qu'elle est une identité dominante. Cela admis, les corps ne sont plus dociles. « Dés-identification » (pour reprendre la formulation de De Lauretis), identifications stratégiques, détournement des technologies du corps et dés-ontologisation du sujet de la politique sexuelle, telles sont quelques unes des stratégies politiques des multitudes queer.

Dés-identification. Surgissent des gouines qui ne sont pas des femmes, des pédés qui ne sont pas des hommes, des trannies qui ne sont ni homme ni femme. À cet égard, si Wittig a été réinvestie par les multitudes queer, c'est précisément parce que sa déclaration selon laquelle « les lesbiennes ne sont pas de femmes » est une ressource permettant de contrer par la dés-identification l'exclusion de l'identité lesbienne comme condition de possibilité de la formation du sujet politique du féminisme moderne. Identifications stratégiques. Des identifications négatives comme « gouines » ou « pédés » sont devenues de possibles sites de production d'identités résistant à la normalisation, attentives au pouvoir totalisant des appels à « l'universalisation ». Sous l'impact de la critique post-coloniale, les théories queer des années 90 ont justement compté avec les énormes ressources politiques de l'identification « ghetto », des identifications qui allaient prendre une nouvelle valeur politique, puisque pour la première fois les sujets de l'énonciation étaient les gouines, les pédés,

les noirs et les personnes transgenres elles-mêmes. À ceux qui agitent la menace de la ghettoïisation, les mouvements et les théories queer répondent par des stratégies à la fois hyper-identitaires et post-identitaires. Ils font une utilisation maximale des ressources politiques de la production performative des identités déviantes. La force politique de mouvements comme Act Up, les Lesbian Avengers ou les Radical Fa i ries vient de leur capacité à investir des positions de sujets « abjects » (ces « mauvais sujets » que sont les séropos, les gouines, les tapettes) pour en faire des lieux de résistance au point de vue « universel », à l'histoire blanche, coloniale et straight de l' « humain ».

Heureusement, ils ne partagent pas la méfiance qui fut — il faut y insister — celle de Foucault, Wittig et Deleuze envers l'identité comme site de l'action politique, et ce, en dépit de leurs différentes manières d'analyser le pouvoir et l'oppression. Au début des années 70, le Foucault français prend ses distances avec le Fhar à cause de ce qu'il qualifie de « tendance à la ghettoïisation », alors que le Foucault américain avait l'air de bien apprécier les « nouvelles formes de corps et de plaisirs » que les politiques de l'identité gay, lesbienne et SM avaient permis de faire émerger dans le quartier de Castro, « le ghetto » de San Francisco. De son côté, Deleuze a critiqué ce qu'il appelait une identité « homosexuelle molaire » dont il pensait qu'elle faisait la promotion du ghetto gay, pour idéaliser l' « homosexualité moléculaire » qui l'autorisera à faire des « bonnes » figures homosexuelles, de Proust au « travesti efféminé », des exemples paradigmatiques du processus du « devenir femme » qui était au cœur de son agenda politique. Et par là même à dissenter sur l'homosexualité au lieu d'interroger ses propres présupposés hétérosexuels<sup>7</sup>. Quant à Wittig, on peut se demander si son adhésion à la position de « l'écrivain universel » a permis d'éviter son effacement de la liste des « classiques » de la littérature française après la publication du *Corps Lesbien* en 1973. Sans doute que non, quand on voit l'empressement du journal *Le Monde* à re-titrer sa notice nécrologique avec un « Monique Wittig, l'apologie du lesbianisme », chapeauté par le vocable « disparitions ».<sup>8</sup>

Détournements des technologies du corps. Les corps de la multitude queer sont aussi des réappropriations et des détournements des discours de la médecine anatomique et de la pornographie, entre autres, qui ont construit le corps straight et le corps déviant modernes. La multitude queer n'a que faire du « troisième sexe » ou d'un « au delà des genres ». Elle se fait dans l'appropriation des disciplines de savoirs / pouvoirs sur les sexes, dans la réarticulation et le détournement des technologies sexopolitiques précises de productions des corps « normaux » et « déviants ».

Par opposition aux politiques « féministes » ou « homosexuelles », la politique de la multitude queer ne repose pas sur une identité naturelle (homme / femme), ni sur une définition par les pratiques (hétérosexuelles / homosexuelles), mais sur une multiplicité des corps qui s'élèvent contre les régimes qui les construisent comme « normaux » ou « anormaux » : ce sont les drag kings, les gouines garous, les femmes à barbe, les trans-pédés sans bite, les handi-cyborgs... Ce qui est en jeu, c'est comment résister ou comment détourner des formes de subjectivation sexopolitiques.

Cette ré-appropriation des discours de production de pouvoir / savoir sur le sexe est un bouleversement épistémologique. Dans son introduction programmatique au fameux numéro de *Recherches* sans doute inspiré par le FHAR, Guattari décrit cette mutation dans les formes de résistance et d'action politiques : « l'objet de ce dossier — les homosexualités, aujourd'hui en France — ne pouvait être abordé sans remise en question des méthodes ordinaires de la recherche en sciences humaines qui, sous prétexte d'objectivisme, apportent tout leur soin à établir une distanciation maximum entre le chercheur et son objet (...). L'analyse institutionnelle, au contraire, implique un décentrement radical de l'énonciation scientifique. Mais il ne suffit pas, pour y parvenir, de se contenter de "donner la parole" aux sujets concernés — c'est quelquefois une démarche formelle, jésuitique même —, encore faut-il créer les conditions d'un exercice total, voire paroxystique, de cette énonciation (...) Mai 68 nous a appris à lire sur les murs et, depuis, on a commencé à déchiffrer les graffitis dans les prisons, les asiles et aujourd'hui dans les pissotières. C'est tout un "nouvel esprit scientifique" qui est à refaire ». <sup>9</sup> L'histoire des mouvements politico-sexuels post-monétistes est l'histoire de cette création des conditions d'un exercice total de l'énonciation, l'histoire d'un renversement de la force performative des discours, et d'une réappropriation des technologies sexopolitiques de production des corps des « anormaux ». La prise de parole des minoritaires queer est un avènement non tant post-moderne que post-humain : une transformation dans la production, la circulation des discours dans les institutions modernes (de l'école à la famille en passant par le cinéma ou l'art), et une mutation des corps.

Dés-ontologisation du sujet de la politique sexuelle. Dans les années 90, une nouvelle génération émanant des mouvements identitaires eux-mêmes a entrepris de redéfinir la lutte et les limites du sujet politique « féministe » et « homosexuel ». Sur le plan théorique, cette rupture a d'abord pris la forme d'un retour critique sur le féminisme, opéré par les lesbiennes et les post-féministes américaines s'appuyant sur Foucault,



Derrida et Deleuze. Se revendiquant d'une mouvance post-féministe ou queer, Teresa de Lauretis<sup>10</sup>, Donna Haraway<sup>11</sup>, Judith Butler<sup>12</sup>, Judith Halberstam<sup>13</sup> aux États-Unis, Marie-Hélène Bourcier<sup>14</sup> en France, mais aussi les lesbiennes chicanas comme Gloria Andalzua<sup>15</sup> ou les féministes noires comme Barbara Smith<sup>16</sup> et Audre Lorde vont s'attaquer à la naturalisation de la notion de féminité qui avait initialement été la source de cohésion du sujet du féminisme. La critique radicale du sujet unitaire du féminisme : colonial, blanc, issu de la classe moyenne supérieure et déssexualisant, était en marche. Si les multitudes queer sont post-féministes, ce n'est pas parce qu'elles veulent ou qu'elles peuvent faire sans le féminisme. Bien au contraire. Elles sont le résultat d'une confrontation réflexive du féminisme avec les différences que celui-ci effaçait au profit d'un sujet politique « femme » hégémonique hétérocentrique.

Quant aux mouvements de libération gay et lesbiens, depuis que leur objectif est l'obtention de l'égalité des droits et que pour ce faire ils se fondent sur des conceptions figées de l'identité sexuelle, ils contribuent à la normalisation et à l'intégration des gay et des lesbiennes dans la culture hétérosexuelle dominante en favorisant des politiques familialistes comme la revendication du droit au mariage, à l'adoption et à la transmission du patrimoine. C'est contre cet essentialisme et cette normalisation de l'identité homosexuelle que des minorités gay, lesbiennes, transsexuelles et transgenres ont réagi et réagissent. Des voix se font entendre pour questionner la validité de la notion d'identité sexuelle comme unique fondement de l'action politique et pour y opposer une prolifération de différences (de race, de classe, d'âge, de pratique sexuelle non normative, de handicap). La notion médicalisée d'homosexualité, qui date du XIX<sup>e</sup> siècle et qui définit l'identité par les pratiques sexuelles, a été abandonnée au profit d'une définition politique et stratégique des identités queer. L'homosexualité bien policée et produite par la *scientia sexualis* du XIX<sup>e</sup> siècle a explosé; elle s'est vue débordée par une multitude de « mauvais sujets » queer.

La politique des multitudes queer émerge donc d'une position critique par rapport aux effets normalisants et disciplinaires de toute formation identitaire, d'une dés-ontologisation du sujet de la politique des identités : il n'y a pas de base naturelle (« femme », « gay », etc.) qui puisse légitimer l'action politique. Elle n'a pas pour objet la libération des femmes de « la domination masculine », comme le veut le féminisme classique, puisqu'elle ne s'appuie pas sur la « différence sexuelle », synonyme de clivage majeur de l'oppression (transculturelle, transhistorique) en ce qu'elle relèverait d'une différence de nature et devant

s t ructurer l'action politique. La notion de multitude queer s'oppose donc résolument à celle de « différence sexuelle », telle qu'elle est exploitée aussi bien dans les féminismes essentialistes (d'Irigaray à Cixous en passant par Kristeva) que dans les variations structuralistes et/ou lacaniennes du discours de la psychanalyse (Roudinesco, Héritier, Théry...). Elle s'oppose aux politiques paritaires dérivées d'une notion biologique de la « femme » ou de « la différence sexuelle ». Elle s'oppose aux politiques républicaines universalistes qui concèdent la « reconnaissance » et imposent l'« intégration » des « différences » au sein de la République. Il y n'a pas de différence sexuelle, mais une multitude de différences, une transversale des rapports de pouvoir, une diversité de puissances de vie. Ces différences ne sont pas « représentables » car elles sont « monstrueuses » et remettent en question par là même les régimes de représentation politique, mais aussi les systèmes de production de savoir scientifique des « normaux ». En ce sens, les politiques des multitudes queer s'opposent non seulement aux institutions politiques traditionnelles qui se veulent souveraines et universellement représentatives, mais aussi aux épistémologies sexopolitiques straight qui dominent encore la production de la science.

---

(1) Audre Lorde, *Sister Outsider*, California, Crossing Press, 1984.

(2) Ti-Grace Atkinson, « Radical Feminism », in *Notes from the Second Year*, New York, Radical Feminism, 1970, pp. 32-37; Ti-Grace Atkinson, *Amazon Odyssey*, New York, Links, 1974.

(3) Radicalesbians, « The Woman-Identified Woman », in Anne Koedt, dir. *Notes from the Third Year*, New York, 1971.

(4) Monique Wittig, *La pensée straight*, traduction Marie-Hélène Bourcier, Paris, Balland, 2001.

(5) Michel Foucault, *Histoire de la sexualité*, Tome I, Paris, Gallimard, 1976, p. 177.

(6) Maurizio Lazzarato, *Puissances de l'invention. La psychologie économique de Gabriel Tarde contre l'économie politique*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 2002.

(7) Pour une analyse détaillée de cette utilisation des tropes homosexuels, cf. le chapitre intitulé « Deleuze ou l'amour qui n'ose pas dire son nom » dans *Manifeste Contrasexuel*, Paris, Balland, 2000.

(8) *Le Monde*, samedi 11 janvier 2003.

(9) Félix Guattari, *Recherches*, « Trois milliards de pervers », publié en mars 1973, pp.2-3.

(10) Teresa De Lauretis, *Technologies of Gender, Essays on Theory, Film, and Fiction*, Bloomington, Indiana University Press, 1987.

(11) Donna Haraway, *Simians, Cyborgs, and Women, The Reinvention of Nature*, New York, Routledge, 1991.

(12) Judith Butler, *Gender Trouble*, New York, Routledge, 1990.

(13) Judith Halberstam, *Female Masculinity*, Durham, Duke University Press, 1998.

(14) Marie-Hélène Bourcier, *Queer Zones, politiques des identités sexuelles, des représentations et des savoirs*, Paris, Balland, 2001.

(15) Gloria Andalzua, *Borderlands / La Frontera : The New Mestiza*, San Francisco, Spinster / Aunt Lutte, 1987.

(16) Gloria Hull, Bell Scott and Barbara Smith, *All the Women Are White, All the Black Are Men, But Some of Us Are Brave : Black Women's Studies*, New York, Feminist Press, 1982.